

Renaud Longchamps, Maggie Roussel, Franz Benjamin

Jacques Paquin

Numéro 143, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64704ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2011). Compte rendu de [Renaud Longchamps, Maggie Roussel, Franz Benjamin]. *Lettres québécoises*, (143), 43–44.

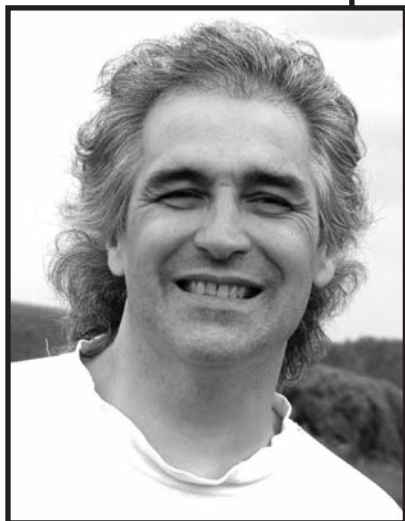
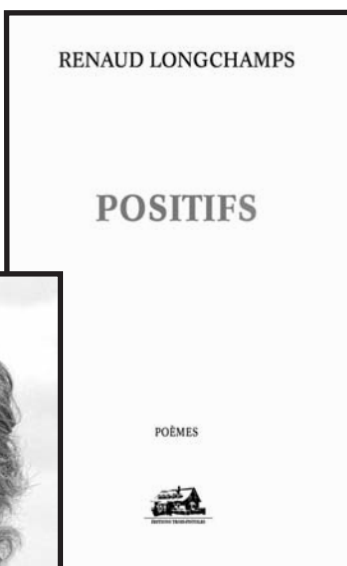


Renaud Longchamps, *Positifs*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2011, 76 p., 18,95 \$.

Le corps peut-être céleste

Le dernier titre de Renaud Longchamps semble un écho renversé de son avant-dernier recueil, *Confessions négatives*, dont j'ai déjà parlé dans ces pages. Le ton de la confession est toujours présent, mais attention, encore une fois, ce n'est pas l'anecdotique qui donne accès à l'intimité du poète.

L'amour, le temps, la place des hommes et des femmes dans l'univers font partie des grands thèmes qui traversent toute l'œuvre. Mais alors que les recueils antérieurs de Longchamps empruntaient une voix un peu plus distancée, voilà que,



RENAUD LONGCHAMPS

depuis un certain temps, on sent une plus grande proximité de la voix, oui, j'entends une voix, plus que les confidences d'une personne biographique. C'est ce qui me frappe et me fascine dans la poésie de Longchamps, ce glissement perpétuel entre un sujet

dévoué à une parole amoureuse et l'observateur du « vaste monde », comme le titre un des poèmes.

L'infiniment grand

L'amour ne va pas sans une conscience planétaire, et la prise en acte de notre petite place dans l'univers n'est jamais dissociée de l'Être singulier que nous sommes, aimant et souffrant. Dans « La réalité », le poète affirme sans ambages : « Voici / ce qu'il faut savoir / sans rien devoir à la chair / et à ses éclats » (p. 39). Celui qui a signé le fameux triptyque de *Décimations* ne s'empêche jamais de considérer les choses selon le point de vue de Sirius et de traduire la condition de l'homme en termes de physique quantique ni ne se prive de jeter un regard lucide à travers une « Fenêtre fractale », autre intitulé du recueil. La loi de l'amour reste assujettie à celle de l'univers :

*Je l'aimerais ainsi
que le désordre l'autorise
selon les lois trop longtemps compromises
avec le cosmos (p. 15)*

Le sentiment de la fin est donc d'autant plus puissant. Après avoir franchi un poème crépusculaire, suivi d'un texte qui repart, comme l'indique son titre, « À la naissance », la lecture débouche sur une confession, tranquille, ni négative ni positive : « Tous les matins j'ai le goût de la mort » (p. 55). Il faut aussi lire ce beau texte, « Fenêtre fractale », que je viens d'évoquer : la fenêtre est fractale parce qu'elle offre au regard le dessin compliqué de la réalité. Je serais tenté de qualifier Renaud Longchamps de grand lyrique cosmique, mais ce serait occulter la part personnelle de cette poésie. Longchamps, c'est Lucrèce (auteur de *De la nature*) projeté au XXI^e siècle. Cette voix, ce murmure dirais-je, qui forme le linéament des vers morcelés par de nombreux blancs, qui est fréquemment envahie par le doute, par le sentiment de la perte et de l'absence, survit parce qu'elle parie sur l'amour et où, fait rare, on donne la parole à la principale intéressée : « Je t'ai toujours aimé / et cela ne m'a jamais permis de laisser couler / le sable échoué dans ma main » (p. 66). Le recueil se termine sur « Nelly Arcan » à laquelle il prête son propre timbre :

*j'ai pourtant eu long plaisir
à caresser la multitude [...] dans l'attente d'une vie
qui ne vous rend jamais rien
qui ne se rend jamais en un seul lieu
authentiquement éternel. (p. 69)*

Voilà bien la quête profonde de Longchamps : l'éternel authentique.



Maggie Roussel, *Les Occidentales*, avec une postface de Mathieu Arsenault, Montréal, Le Quartanier, 2010, 75 p., 17,95 \$.

Des vers collés

« Je sais que je n'existe pas. » (p. 9) Quand un recueil commence ainsi, on peut imaginer le meilleur et le pire. Le pire, c'est que son auteur nous abreuve du menu fretin de son incapacité d'être mais surtout d'écrire. Le meilleur, c'est que ce soit le début d'une aventure risquée mais exaltante : la lecture d'un acte d'inexistence.

Les Occidentales de Maggie Roussel penche du côté de la seconde présomption. Ce poème unique, cousu de vers qui n'ont à l'origine aucun lien entre eux, compose un cocktail de citations ou de réflexions éparses, faisant songer à des aphorismes, des entrées de journal intime, ou même à la pratique du « gazouillis » car « Tout texte suivi m'apparaît comme un travail d'école qui attend sa note » (p. 16). Plusieurs registres traversent le recueil, comme la vulgarité, avec ce coup de gueule au lecteur (« Aphorismes mon cul », p. 24), les insultes, des (pseudo-) confessions (« Les mots se dérobent sous ma langue quand il s'agit d'affronter des figures d'autorité » [p. 37]). Les références littéraires sont multiples, mais Michaux, sans être nommé, y est fort bien représenté avec l'allusion à « Glu » (rappelez-vous, le poème « Glu et gli ») disséminée dans le texte : « Le fond des choses rien d'autre que poussière et glu » (p. 59). Textes effilochés ou lambeaux de textes, ils ébranlent nos habitudes de lecteur avec à la clé une inquiétude quant au choix de la forme adoptée :

Si j'ai déserté le texte suivi, désertera-t-il mon esprit, de sorte que je deviendrais une machine à énoncés perdus, fragmentale? (p. 43)

Le refus du moi

Est-ce la candeur qui pousse la poète à trancher en deux la pensée, positive ou négative, quand on sait que la poésie contemporaine loge depuis belle lurette à l'enseigne de la négativité? À moins que cet axe ne soit une invitation à lire le recueil comme une parodie de moraliste? Si la poète craint pour elle-même d'être piégée par sa



MAGGIE ROUSSEL

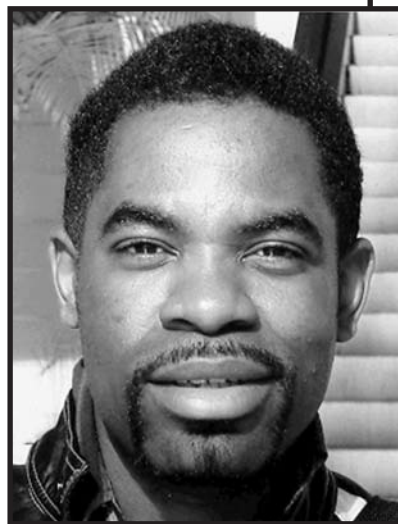
propre entreprise, il en est de même pour le lecteur qui hésite sur le contrat de lecture à adopter. Cette scrapeuse qui inventorie des découpures, est-elle bien authentique? Je dirais pour ma part qu'elle l'est d'autant plus qu'elle est trop consciente des dangers de l'inflation du moi, comme on en trouve maints exemples dans la poésie récente. «Je ne suis

pas là pour exhiber mes tripes, je cherche autre chose» (p. 34), écrit Maggie Roussel et elle l'a peut-être trouvé en se maintenant, au risque de ne pas exister, à la frontière d'une parole qui cultive la note et d'une pratique du discontinu qui exprime une saine méfiance envers la logorrhée des discours du prêt-à-porter. Le texte est complété par une postface de Mathieu Arsenault qui ne manque pas d'intelligence, mais quel intérêt de défendre ou de justifier un recueil nouvellement paru, laissons cela aux rééditions. La poète s'en tire fort bien toute seule.

rappellent inévitablement les procédés de l'écriture surréaliste.

La patrie de l'amour

Dans le prolongement de cette filiation, le lecteur reconnaîtra sans peine des accents déjà rencontrés dans la poésie héritière de la génération de l'Hexagone, où les quêtes de la femme et du pays finissent par se confondre



FRANZ BENJAMIN

*Une plainte
bleue comme une pomme d'Adam
aux premières heures de nos amourachements
lapement des ondées
goût de jazz enroulé à ta pierre de jais (p. 54)*



au sein d'un même chant. Pas étonnant qu'un poème, qui lui est d'ailleurs dédié, utilise un greffon de Miron («je marche à toi»). Nous sommes donc en pays de connaissance, l'amour n'est jamais ou si peu problématique chez Benjamin, ce qui laisse toute liberté aux emportements que le poète maîtrise fort bien par ailleurs:

Une brève section, «Secousses», ferme le recueil en remémorant le cataclysme qui a frappé les Haïtiens, mais le poète reste discret, pudique même sur ce choc, il préfère effleurer la douleur: «Et butant sur la phrase/qui mène à ton corps/le vent arrache les cheveux du poème» (p. 73).



Franz Benjamin, *Vingt-quatre heures dans la vie d'une nuit*, suivi de *Secousses*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2010, 87 p., 15 \$.

Ode à la beauté

À la lecture de ce qui semble être le premier recueil de Franz Benjamin, on ne peut s'empêcher de songer à la poésie d'Anthony Phelps mais sans l'engagement et l'écartèlement qu'il exprime admirablement entre le pays natal et le pays d'adoption.

Franz Benjamin l'admet candidement dans son texte liminaire: «*Vingt-quatre heures dans la vie d'une nuit* se veut une expérience de la beauté du monde.» (p. 8) Essentiellement lyrique, la poésie de Benjamin puise aux arcanes de la poésie amoureuse avec un soupçon d'exotisme des Caraïbes. La scansion des vers est mise en valeur par les répétitions presque systématiques qui

infocapsule

Les tribulations du prix Robert-Cliche

L'annonce a paru il y a quelques mois: la gagnante du prix Robert-Cliche 2010 pour un premier roman, Louise Lacasse, avait déjà publié un roman sous le nom de Louise Lamarre. Les explications qu'elle a données à la presse étaient plutôt tordues: comme son premier roman était passé totalement inaperçu, elle jugeait qu'il n'avait tout simplement pas eu d'existence. Elle s'excusait donc tout en jurant qu'elle était d'une honnêteté exemplaire!

VLB éditeur n'a fait ni une ni deux et a attribué le prix à Simon Lambert dont le roman *La chambre* avait failli l'emporter sur ce celui de Louise Lacasse, selon les propos des membres du jury, Micheline Lachance, Antonio D'Alfonso et Jacques Lazure. Le hic est que *La chambre*, déjà en librairie, ne bénéficiera pas de l'attention médiatique qu'il aurait normalement connue.